

À fleur de peau

Hugues Corriveau

Number 121, Spring 2009

La peau

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1616ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Corriveau, H. (2009). À fleur de peau. *Moebius*, (121), 37–42.

HUGUES CORRIVEAU

À fleur de peau

Le grand brûlé

I

L'infirmière prend les pommades, approche la gaze, se penche, regarde les progrès. « Cuit », voilà ce qu'elle se dit, « il se refait une beauté ». Cette pensée atroce lui cause un picotement dans la nuque, un plaisir maternel. Quand il lui arrive un brûlé aussi gravement atteint que celui du lit numéro 34, elle le prendrait pour la viè sous son aile, elle en ferait un fruit confit, un exemple. C'est à peine s'il lui reste un peu de visage. Elle s'est endurcie au fil des ans, est une des rares à trouver beaux les plus défigurés. Elle accompagne la douleur avec un chant intérieur qui pourrait bien la ravir tout à fait.

II

Elle passe lentement sa main sur le torse, du bout des pincettes dégage des morceaux de peau qui desquame. Un râle sans fin s'échappe de cette bouche sans lèvres. Le gisant momifié fait entendre la souffrance. Elle se berce des sons rauques, connaît sa valeur, son devoir. Il y a peu, elle l'aurait baisé, maintenant elle le maintient à distance jusqu'à ce qu'il crève, vieille chose rétamée, vieux corps meurtri. Il flotte sous les ganses qui le supportent. Elle aurait des envies de lui chanter une berceuse, à l'affolé, à l'éperdu. La carcasse casse. Elle veille, elle assure. Pour l'heure, les onguents sont doucement cruels.

III

Pour ainsi dire, elle entendrait le cœur battre sous sa main sans le toucher, tellement il est à fleur de peau, à fleur de sens. L'homme ne tient pas à la vie, il y est maintenu par l'amour insensé de celle qui le palpe, l'enduit de crème, le métamorphose. Et là, tout à coup, un très léger faux mouvement, et à l'ongle une petite peau crue. Elle la porte à sa bouche, savoure lentement le corps sur le point de mourir, l'indécence de tant l'aimer. Elle va défaillir, tomber dans l'insensé. Mais il vient de gémir. Retombé en enfance, il réclame le sein.

La démangeaison

I

D'une certaine façon, il aime bien souffrir. Ça pique tellement, les démangeaisons sont telles qu'il en jouit un peu. Et le défi de ne pas se gratter tout de suite, une sorte de plaisir à l'âme qui lui rappelle les interminables stations à genoux qu'il s'infligeait à l'église, étant petit, pour le bonheur du Seigneur et le sien propre. Mais là, il n'y tient plus, il va mettre l'ongle à la plaie, juste un peu, question de soulager la crise qui monte, qui éblouit le sang. Le muscle semble se gonfler de petits pics, d'aiguilles folles, cherchant par tous les moyens à sortir par les pores de la peau.

II

Et quand l'ongle pénètre la petite fente qui s'ouvre, pourpre et lippue (dirait-on), le cœur lui manque, il voudrait que le doigt entier pénètre la plaie qu'il s'inflige. Mais c'est tout à coup ailleurs que le désir l'appelle, au poignet d'abord, entre les doigts, sous le coude, dans le cou, au genou, le corps criant à l'aide, lui qui n'a pas assez

de mains pour se prendre tout entier, se mettre à râper le derme, les escarres, les violentes rougeurs. Et puis, cela s'apaise un instant. Le répit vient comme une vague, une sorte d'éblouissement sous la peau. Le soulagement fait de l'air sous les muscles, une sorte de froid malsain au milieu duquel se tapit l'incandescence.

III

Sa mère hurle tout à coup : « Viens, ton bain est prêt. » Il a horreur d'aller à l'eau, au moment précis où il vient de discerner un autre lieu de souffrance entre ses orteils. Mais la mère a rempli la baignoire d'eau mélangée à de l'empois chinois. Ça sent la buanderie du coin, la peau jaune, l'étranger. Il entre dans la baignoire avec dégoût, mais il n'y a rien à faire. La mère a décrété. C'est le remède. Il faut assécher la peau cloquée, cette mauvaise urticaire, ces papules devenues rouges à force d'être grattées. On croirait que l'enfant a traversé une talle d'orties. Et puis, oh, miracle ! l'enfant se sent bien, se détend et s'endort.

Les fleurs de cimetière

I

De la main jusqu'à l'avant-bras, des taches brunâtres plus ou moins étendues, la peau flasque et pendouillante sous le poignet, et les os, tous les os. Sur l'appui-bras, le corps se retient ; et la vieille regarde fascinée la détérioration du corps las. Flagada, qu'elle est, flapie jusqu'à la torpeur. Elle ne respire qu'à peine, survit moins encore. Une sorte de dessèchement de l'âme accompagne cette déperdition physique. Elle met la main sous sa cuisse, la laisse descendre sur le mollet : « Tout s'en va », elle dit « je me perds ». Elle se lève, en fait, elle s'extirpe de sa chaise et reste courbée, grande dame pendant une salutation à la reine. La vie est passée par là.

II

Elle retourne à sa chambre. Met une main sous son menton pour que la chair ne flacote pas trop, n'aille pas dans tous les sens. Ce simple geste est d'une telle élégance qu'on la croirait aller au bal. Elle va, trotte, sautille, jeune fille délicate qui passe au jardin anglais. La porte est là-bas, bien assez loin encore pour lui déchirer l'âme de tant se montrer, s'exhiber. Elle referme la porte derrière elle. Et le grand miroir qui s'y trouve accroché réfléchit la chambre entière, de même que cet autre, rond celui-là, au-dessus de la coiffeuse, de même que celui de la commode de feu son mari. Tant de miroirs, tant de cruauté!

III

L'idée de les briser ne lui vient pas. Elle aurait trop à perdre, elle qui n'a plus que sa déchéance comme spectacle. En fait, elle pourrait bien les aimer ces miroirs qui lui renvoient le reflet de sa survie. « Pour en arriver à tant de chair molle, de flétrissures, il faut bien reconnaître qu'on a un peu vaincu la mort. » Elle se console en pensant que plus elle sera décrépète, plus elle aura eu la chance de récriminer contre tout et rien, de survivre à l'indolence. Mais il y a des jours comme aujourd'hui où le poids de la lumière sur son corps fait peine à voir, la rend plus percluse encore, sa peau devenant d'une étrange lourdeur à se retenir de tomber sur ses pieds, de n'être plus qu'un vieux sac duquel sortirait une vieille tête de bique au nez froid et sec.

Le cheval allongé

I

La peau semblait suer devant les flammes du foyer. Collée au sol, bien tannée depuis des années. On ne l'avait pas bougée de là depuis si longtemps que plus personne ne s'apercevait qu'elle s'encroûtait, se salissait de pierrailles, de brins d'herbe et de poussière. N'empêche, on aurait juré qu'elle faisait preuve de résistance, qu'une magie la gardait de desquamer, de se ratatiner. Elle avait été prélevée sur un cheval bai sans grand intérêt, ni beau ni laid, sa peau n'ayant rien à voir avec les grands trésors des safaris africains. Elle n'était rien d'autre qu'une peau de mémoire qui était en train de se faire oublier à force d'être là, étalée sur le sol, distendue.

II

Mais ce matin, fulgurante, l'image de ce cheval mort étalé au salon l'a prise à la gorge, l'a littéralement révoltée. « On dirait une barbe mal rasée. » Des ciseaux, au plus vite des ciseaux. Et la voilà penchée sur la peau animale, coupant ici, coupant là encore, dans des gestes désordonnés qui font des mèches aux poils ras, qui fouillent jusqu'au derme s'il y en avait encore un. Et puis elle se relève, et voit le désastre. « J'ai toujours détesté cette chose. Je n'ai jamais pu m'y faire. Les lubies de mon mari... ses lubies lubriques! » La voici qui donne des coups de pied dans les flancs plats, sur les pattes sans forme. La voici qui danse une danse de Sioux sur le cheval mort.

III

Laissant là la peau du cadavre, elle va à la salle de bains, en rapporte le rasoir de son mari mort. Elle se met à genoux, et tout l'après-midi, avec une minutie de maîtresse barbière elle rase le poil jusqu'à la peau nue, grouillante de petits insectes invisibles, exsudant une senteur de sang mat depuis longtemps anesthésiée. Et de la tête à la queue, de la queue aux sabots, sur tout le long du corps insignifiant,

elle rase et rase. Elle met dans un sac la fourrure coupée, elle ramasse à chaque poignée des mois et des mois de récriminations refoulées. La peau nue, elle la gardera, la piétinera tous les jours pour se venger des mains gluantes et des mauvaises haleines.